

MARLEN HAUSHOFER

Dans la mansarde

roman traduit de l'allemand
par Miguel Couffon

BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

DANS LA MANSARDE

Une femme, épouse bourgeoise, mère de deux enfants, se réfugie régulièrement dans une mansarde pour lire le courrier qui lui est adressé. Or ce qu'elle trouve dans les enveloppes jaunes qu'elle reçoit dans sa boîte aux lettres, c'est, épisode après épisode, le journal qu'elle tenait du temps où, devenue sourde, elle était restée plusieurs mois cloîtrée dans une cabane au cœur de la forêt autrichienne, coupée de son mari et de son fils de trois ans.

Dans ce roman d'une étonnante modernité, Marlen Haushofer questionne, à sa manière élégante et profonde, des sujets aussi variés que l'hypocrisie des relations, l'étrangeté de la maternité ou le terrain miné que constitue la vie conjugale. Et, tout en décrivant de façon implacable ce qui fait obstacle, pour une femme de la société autrichienne d'après guerre, à la réalisation de soi et à la création, elle distille le parfum de l'indépendance.

Marlen Haushofer (1920-1970) a vécu en Autriche. Mariée et mère de deux enfants, elle a mené une existence provinciale tout en écrivant plusieurs romans, ainsi que des nouvelles et des pièces de théâtre. Son roman Le Mur invisible *(Actes Sud, 1985), œuvre incontournable de la littérature autrichienne, lui vaut d'être aujourd'hui considérée comme une pionnière de l'écoféminisme.*

DANS LA MANSARDE

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

LE MUR INVISIBLE, 1985 ; Babel n° 44 ; "Les Inépuisables", 2014 ; Actes Sud audio (lu par Marie-Ève Dufresne), 2019.
NOUS AVONS TUE STELLA, 1986 ; Babel n° 150.
DANS LA MANSARDE, 1987 ; Babel n° 1635.
LA PORTE DEROBEE, 1988.
SOUS UN CIEL INFINI, 1989.
LA CINQUIEME ANNEE, 1992.
LA NUIT, 1994.

Édition préparée avec le concours de Jacqueline Chambon

Titre original :
Die Mansarde
© Claassen Verlag GmbH, Düsseldorf, 1969, 1984

© ACTES SUD, 1987
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12941-5

MARLEN HAUSHOFER

DANS LA MANSARDE

roman traduit de l'allemand
par Miguel Couffon

BABEL

DIMANCHE

De la fenêtre de notre chambre à coucher, nous apercevons un arbre à propos duquel nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord. Hubert prétend que c'est un acacia. Il prononce a-g-acia parce que son père, qui était originaire de Görz, prononçait ce mot ainsi. Je ne sais pas si c'est l'usage à Görz ou bien si c'était particulier au père d'Hubert. Il aime les acacias, ces arbres dont on raconte, dans les vieux romans, que le parfum de leurs fleurs est doux et enivrant. Le parfum en est effectivement doux et enivrant. Tous les adjectifs employés dans les romans anciens sont justes. Seulement, il ne faut plus les utiliser aujourd'hui. Pourtant, les fleurs d'acacias auront toujours leur parfum doux et enivrant, aussi longtemps qu'il y aura sur terre un nez, un seul, pour le discerner.

Pour Hubert, cet arbre de l'autre côté de la rue est donc un acacia. En fait, il ne comprend rien aux arbres. Il aime les acacias pour la simple raison que son père, le vieux Ferdinand, qui était à l'époque le jeune Ferdinand, avait coutume de flâner dans une allée d'acacias. Je suppose qu'il ne s'y promenait pas seul, mais en compagnie de quelque jeune fille. Elle portait sans doute une ombrelle tendue de soie jaune et le parfum indi-

cible emplissait la terre entière, une terre ronde et intacte, qui n'existe plus. Le vieux Ferdinand aussi a disparu, mais son fils prétend toujours que l'arbre devant notre fenêtre est un acacia.

Je ne peux que sourire. Pour moi, il s'agit d'un orme ou d'un aulne, ce qui prouve que mes connaissances en matière d'arbres sont également ténues bien que j'aie grandi à la campagne. Mais cette époque est lointaine, et qui sait où j'avais les yeux, en ce temps-là ?

Je n'attache d'ailleurs aucune importance à la connaissance des noms qui figurent dans les livres d'histoire naturelle. « Bel-arbre » est pour moi un terme tout à fait suffisant. Je donne à bien des oiseaux le nom de « rouges-pattes » ou de « plumes-vertes » et tout mammifère dont j'ignore le nom s'appellera « bête-à-fourrure ». Qu'il ait de longues oreilles, une queue touffue, un museau rond, un poil soyeux, ce sera une « bête-à-fourrure ». L'animal en question n'en a cure, il ne déposera pas plainte pour outrage. Quant à l'arbre en face, il se moque bien de savoir quel nom je lui donne. Nous l'appellerons donc orme ou aulne.

Il ne sait pas que j'existe. Sa particularité la plus étonnante est de n'être visible qu'en hiver. Dès qu'il bourgeonne et se couvre de feuilles, on ne le voit plus, jusqu'au jour où son tronc et ses délicats branchages s'élèveront de nouveau, dans leur nudité, sur le fond gris d'un ciel de novembre, et où se reposera l'énigme de son nom.

Hubert se redresse dans le lit et dit : « C'est un *agacia*, il n'y a pas de doute ».

Je m'obstine : « Un aulne ou un orme.

— Tu me prends vraiment pour un être débile, réplique Hubert. Penses-tu que je ne sache pas reconnaître un agacia au premier coup d'œil ? »

En réalité, il ignore absolument à quoi ressemble un acacia, mais je ne dis rien afin de ne

pas le vexer. Je ne sais d'ailleurs jamais exactement ce qui pourrait le blesser. Parfois, rien ne l'atteint ; d'autres fois il se froisse pour des détails. Cette histoire d'acacia pourrait sûrement le vexer, comme tout ce qui se rapporte, d'une façon ou d'une autre, à son père. En fait, Hubert pratique un peu, en secret, le culte des ancêtres. Moi aussi, je suis donc prudente sur la question. Je n'ajoutai rien, je m'en tins là et tournai les yeux vers l'arbre.

Un dimanche de février. Cette petite scène se répète tous les dimanches matin. Les autres jours de la semaine, nous n'avons naturellement pas le temps de nous adonner à de tels jeux.

« Un oiseau s'est posé sur l'arbre, annonce Hubert. Un étourneau.

— C'est ridicule ! Il n'y a pas d'étourneaux en hiver, ce doit être un merle. »

Je suis un peu désavantagée parce qu'Hubert est presbyte tandis que je suis légèrement myope. Je ne distingue qu'une petite tache noire sur une fourche du branchage.

« Non, dit Hubert. Ce n'est certainement pas un merle.

— C'est peut-être un verdier. »

Je ne connais pas le véritable nom des oiseaux que j'appelle « verdiers » ; ils ressemblent à de très gros moineaux, mais verts.

« Toi et tes verdiers ! » répond Hubert avec mépris, puis il ouvre un livre, un récit de la bataille de Saint-Gotthard-Mogersdorf, livrée en 1664. Il a une prédilection pour les livres qui racontent d'anciennes batailles et il s'imagine qu'il aurait fait un meilleur stratège que tous ces généraux vieux et croulants. C'est angoissant de voir à quel point ça le chagrine de ne pouvoir corriger le déroulement de nos batailles perdues. Ce n'est pas du patriotisme, je m'en suis rendu compte il y a longtemps, mais un désir ardent de perfection. Les batailles perdues l'attristent, quelles que

soient les nations concernées. Pourtant l'étude de ces ouvrages semble le satisfaire et comme on trouve des tonnes de livres consacrés à d'anciennes batailles, il ne manquera jamais de lecture, dût-il vivre cent ans. Ce ne sera vraisemblablement pas le cas et ce ne serait pas souhaitable non plus.

Hubert a cinquante-deux ans et se porte fort bien pour quelqu'un qui ne fait absolument rien pour sa santé. Sa tension est normale. Bien sûr, ses articulations craquent un peu, parfois, et il a perdu quatre dents, mais ce n'est pas considérable. Par contre, il a des cheveux bruns encore assez épais, même si quelques cheveux gris s'y mêlent. Peut-être fume-t-il trop mais il ne boit pratiquement pas. C'est un homme tempérant, légèrement enclin à la pédanterie. Pourquoi ne vieillirait-il pas ? Bien sûr, il travaille trop mais il semble y prendre plaisir, cela ne peut donc pas être vraiment nocif.

Il sourit en se laissant glisser, au milieu des senteurs d'acacias, sur un toboggan qui le ramène en pleine bataille de Saint-Gotthard-Mogersdorf. Il oublie sa femme, l'arbre, et l'oiseau sur l'arbre.

L'arbre s'élève et s'étale sur le fond du ciel, tel un dessin sur du papier de riz gris. Il a un côté un peu chinois. Si on le regarde pendant un long moment, tout du moins si je le regarde, moi, assez longtemps, il se transforme. Le ciel gris-blanc commence à se glisser et à s'arrondir entre les branches, il prend la forme de balles légères et bientôt l'arbre, qu'il soit acacia, aulne ou orme, le tient emprisonné entre la multitude de ses doigts gris-argenté. Si je ferme alors les yeux pour les rouvrir une minute plus tard, l'arbre est redevenu plat comme sur un dessin. Ce tableau ne m'apporte ni tristesse ni joie et je pourrais le regarder pendant des heures. L'instant suivant, la mystérieuse métamorphose recommence, le ciel

s'arrondit et se prend dans les doigts aux lignes délicatement brisées.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans cet arbre, c'est qu'il peut absorber et éteindre les désirs. Non que j'aie encore des souhaits particulièrement ardents, mais je connais tout de même des inquiétudes, des désagréments et des accès de mauvaise humeur. L'arbre les extrait de mon être, les niche dans les fourches de ses branches et les recouvre de balles de nuages blanches jusqu'à ce que tout se dissolve dans la fraîcheur humide. Je suis alors vide et légère, je peux détourner la tête et me rendormir une demi-heure. Je ne rêve jamais pendant ce temps-là ; l'arbre, acacia, aulne ou orme, est un arbre scrupuleux sur lequel on peut compter.

Je lui en suis très reconnaissante car l'important est de rassembler des forces grâce auxquelles on occupera dignement le temps qui passe. Il n'est pas dans ma nature de briser de la vaisselle et je ne voudrais pas non plus devenir haineuse ou ironique, or, j'aurais une légère tendance à l'être. Il est également néfaste de ressasser ses pensées ou de bouder. Il y a un mot pour cela en Autriche : *mocken*, mais c'est le mot anglais *sulk* qui exprime au mieux cet état qu'il faut à tout prix éviter. Il y a dans le mot *bouder* une nuance incongrue de taquinerie et *ressasser* désigne en fait tout autre chose. Un ermite peut ressasser ses pensées sans déranger personne, mais on n'a jamais entendu parler d'un ermite boudeur. *Mocken* se rapproche de l'idée, c'est une évocation du côté apathique et idiot de la personne atteinte, mais dans le mot *sulk*, il y a tout, avec en plus cette froideur et cette indifférence composée qui doivent blesser la victime. Or je ne veux blesser personne. On voit déjà sans cesse autour de soi beaucoup trop de gens blessés.

Hubert ressasse occasionnellement. Mais il le

fait avec discrétion, assis à son bureau, un journal devant les yeux. Il lui arrive d'aller au café dans cette seule intention. Il ne me viendrait pas à l'idée de l'y accompagner. Si je veux aller dans un café, je m'y rends seule. Ce n'est pas un endroit pour un couple. Mari et femme peuvent faire tout ce que bon leur semble sauf aller s'asseoir dans un café pour y lire le journal. On soupçonnerait tout de suite chez l'un et l'autre une exaspération réciproque.

Il est des fois, naturellement, où nous sommes excédés mais, dès que nous en prenons conscience, nous sombrons dans une profonde mélancolie et attendons que ce navrant état passe. Nous ne pouvons nous permettre de faire durer cette lassitude mutuelle, vers qui nous tournerions-nous alors, qui serait notre soutien ? Les autres sont des étrangers pour nous, nos amis aussi, en fait ce sont plutôt des connaissances que des amis. Même notre fille Ilse nous est étrangère. Elle a quinze ans et ne sait trop par quel bout nous prendre. Elle occupe la plus jolie chambre de la maison car nous voulons qu'elle se sente à son aise et qu'elle soit heureuse. Elle grandit harmonieusement et c'est une jeune fille gaie. Elle me rappelle parfois une de mes tantes qui est entrée au couvent ; la seule différence est qu'Ilse n'entrera pas au couvent, encore que je ne puisse naturellement affirmer cela avec certitude car on voit sans cesse se produire des événements inattendus. C'est une très bonne chose pour Ilse que nous n'ayons pas vraiment besoin d'elle et que nous ne nous attachions pas exagérément à sa personne. Ilse n'appartient pas au cercle très intime. Certains faits se sont produits avant sa naissance et cette enfant est née alors que ses parents avaient achevé leur vie réelle.

Elle est « œuvre posthume », bien que ses parents aillent et viennent comme si de rien n'était. Bon nombre d'enfants sont sans doute

dans le même cas sans que personne s'en soit jamais inquiété. Je crois pourtant qu'elle est parfaitement heureuse ainsi. Ses amies l'envient d'avoir des parents qui ne s'occupent d'elle que lorsqu'elle le désire. Combien d'enfants peuvent revendiquer ce bonheur ?

Notre fils, qui a reçu le prénom du père d'Hubert et qui s'appelle donc comme le vieux Ferdinand, n'a pas cette chance. Je ne crois pas qu'il ait jamais été très heureux. Il est né, lui, avant ces événements et il a toujours été au centre de notre vie, à cet endroit où l'eau ne fait jamais de vagues mais où le moindre écart peut précipiter un corps Dieu sait où. Il a dû le ressentir car il estima de bonne heure qu'il valait mieux ne pas trop remuer et surtout s'en tenir à la prudence. Ce n'est pas un lâche pour autant, d'ailleurs il s'appelle Ferdinand, ce prénom impérial lui ayant toutefois attiré les quolibets de ses camarades d'école. Il remercie peut-être le ciel de ne pas avoir permis que son grand-père s'appelât Léopold, ce qui eût été tout à fait possible. Depuis qu'il a vingt et un ans, c'est-à-dire depuis l'année dernière, il sous-loue une chambre dans le neuvième arrondissement. Ferdinand est en effet un héritier. La mère d'Hubert, la vieille épouse du conseiller à la cour, lui a légué tout son argent. A lui l'argent, à Hubert la maison, et encore... uniquement parce qu'elle lui appartenait déjà. Il l'avait reçue de son père ; sa mère n'en avait que l'usufruit. Elle n'a rien légué à Ilse, pas même un bijou. Quant à moi, il va de soi que je n'ai rien obtenu non plus.

Le dimanche, Ferdinand vient souvent déjeuner à la maison. Pendant la semaine, il vient parfois, inopinément, prendre le café et nous avons naturellement sa visite les jours fériés. S'il a quitté la maison, ce n'est pas qu'il ne nous aimait pas, il voulait seulement être libre et indépendant.

L'argent de la vieille suffira bien jusqu'à ce qu'il ait achevé ses études et qu'il puisse subvenir à ses besoins. Hubert enrage en cachette, mais moi, je suis contente. C'est un bien pour Ferdinand de ne pas être obligé de nous demander d'argent et de pouvoir vivre avec l'illusion d'être un homme libre. En vérité, je ne suis pas tout à fait sûre qu'il y croie encore. Il a toujours compris très vite. Voir évoluer autour de soi un fils adulte, né avant les événements, se tenant au cœur du tourbillon, serait une situation déplaisante. Il appartient au cercle intime, ce qui rend difficiles les contacts avec lui. La proximité est chose trop écrasante et tous trois nous n'aimons guère quand elle devient trop étroite.

De toute façon, on ne peut plus rien pour Hubert ni pour moi et nous ne pouvons donc plus être frappés par grand-chose d'autre que par le destin commun, immuable, lot de tout être humain. Ferdinand a donc bien fait de prendre ses distances. Peut-être éprouve-t-il parfois la nostalgie d'un chez-soi bourgeois et confortable mais il vit dans sa chambre en sous-location, méprisant toute langueur, veillant à toujours bien rester au centre de la zone calme et à ne pas poser le pied sur quelque terrain dangereux. Et quel terrain serait plus dangereux pour lui que cette maison ? Il doit se désespérer parfois de ne pas oser faire ce pas qui le projetterait aux confins du monde. Il referme alors ses livres et ses notes et il va au cinéma ou bien il va retrouver des amis. Je n'ai pas la moindre idée des relations qu'il peut entretenir avec les femmes. Il possède un certain charme qui attire sans doute ces orgueilleuses et ces dominatrices qu'il doit justement éviter.

Ilse ressemble à ma mère. Elle est d'un naturel heureux et simple. Peut-être qu'Hubert aussi pourrait être heureux. Qu'il ne le soit pas tient moins à lui qu'aux influences et aux circonstances

qu'il n'était pas à même d'affronter. Ferdinand ne ressemble ni à moi ni à Hubert, mais à son grand-père. De façon mystérieuse, il sera toujours ce qu'on a appelé jadis un véritable « monsieur ». Il ne le sait naturellement pas car on ne peut reconnaître des choses ou des états que l'on n'a jamais vus ou jamais vécus. D'un autre côté, il ne peut, à l'évidence, être différent. Ferdinand, étant issu de notre passé lointain, ne peut devenir qu'un anachronisme. Nous nous en rendons compte et ne savons si nous devons nous en réjouir ou nous en attrister, ce qui, de toute façon, ne changerait rien. Nous ne pouvons plus rien changer d'ailleurs ; tout est arrivé et suit son chemin. Nous ne pouvons plus lever le petit doigt. En outre, tout cela n'est que spéculations pour ce qui concerne Hubert, car nous parlons très peu de notre fils, et jamais à propos de choses aussi importantes. Ilse constitue un sujet de conversation anodin, de même que toute personne qui n'appartient pas au cercle intime mais que l'on aime bien pourtant et que l'on apprécie.

Les relations entre les enfants sont pratiquement inexistantes. La différence d'âge est trop importante. Ferdinand considère qu'Ilse est une petite nigaude ; certainement à tort. Ilse considère son frère comme une espèce d'hurluberlu ; on la comprend si on se met à sa place. Parfois Ferdinand offre des bonbons à sa sœur ou bien il l'aide à faire un devoir de latin. Nous n'avons formé de véritable famille que pendant trois ans, de la naissance de Ferdinand jusqu'à cet événement dont nous ne parlons jamais et que chacun d'entre nous cherche à oublier. Par moments, nous l'oublions complètement mais nous ne parvenons pas à en faire disparaître les conséquences.

C'est pourquoi je suis si contente que cet arbre efface tout souvenir en moi et me permette de dormir une demi-heure sans rêves.

Lorsque je m'éveillai, le soleil allait percer le ciel d'hiver gris. C'est une tentative quotidienne du soleil pourvu qu'il ne pleuve ni ne neige. Il n'y parvient presque jamais. Ces efforts ont pour moi quelque chose de très touchant. Un cercle rougeoyant, masqué par la brume, déverse une étrange lumière rose sur la ville. Il donne à l'arbre un brillant humide et transforme ses branches en argent et en cuivre. Je ne peux alors m'imaginer que ce soit un véritable arbre avec des racines en terre et une sève qui, même en hiver, monte lentement en lui. Il ne semble plus avoir de nature organique, il devient un objet d'art qui a pris la rigidité du verre et qui brille.

« C'est vraiment curieux, dit Hubert en posant à côté de lui la bataille de Saint-Gotthard-Mogersdorf. Vraiment curieux. Chaque fois qu'un oiseau vient se poser sur l'arbre, un autre s'envole.

— C'est peut-être un cérémonial, remarquai-je inutilement.

— Que faisons-nous aujourd'hui ? » demanda Hubert.

Je ressentis comme une petite piqûre, rien de très douloureux, comme si on avait touché une ancienne blessure. En me posant cette question, il rejetait sur moi la responsabilité de cette journée. Débrouille-toi pour trouver une occupation qui ne soit pas trop déplaisante, me disait-il ainsi, car le dimanche je ne peux tout de même pas aller au bureau. Tu n'as pas besoin de te creuser la cervelle, tu trouveras bien quelque chose.

C'est un jeu, un des derniers qui nous restent. Il vaut mieux ne pas penser aux jeux du passé. Comme il ne me vient plus rien de nouveau à l'esprit, à moi non plus, je suis forcée de consentir à ce jeu. J'y consens toujours, d'ailleurs, car je suis très soucieuse de ne jamais laisser naître de fausse note, laquelle me troublerait pendant

des heures, voire des jours, et je ne peux pas me laisser perturber ainsi.

Ilse était partie une dizaine de jours avec sa classe faire un stage de ski. Mais même lorsqu'elle est ici, elle préfère passer ses dimanches après-midi avec des jeunes de son âge plutôt qu'avec nous. La matinée serait consacrée au rangement et à la cuisine. Nous n'allons presque jamais au restaurant. Nous trouvons horripilant d'attendre que le serveur veuille bien nous apporter l'addition. De plus, la cuisine, même dans les restaurants chers, est lamentable et puis nous n'aimons pas non plus toutes ces odeurs et ces gens assis beaucoup trop près de nous. Nous avions donc à prévoir les seules occupations de l'après-midi. On ne pouvait quand même pas tout le temps écouter des disques ou lire.

« Il y a en ce moment une exposition de peinture française moderne », dis-je timidement. Hubert se contenta de grogner. « On peut aussi jeter un coup d'œil sur le mobilier finlandais.

— Il est vraiment trop laid.

— Alors, on pourrait aller se promener, proposai-je, puis on irait au cinéma voir un film suédois.

— Les Suédois me barbent », dit Hubert.

Moi aussi, c'est pourquoi je n'insistai pas.

« D'ailleurs, je n'aime pas aller au cinéma. Je trouve ces films effrayants.

— Comment cela ? demanda Hubert.

— Je n'aime pas ces visages gigantesques. Tout y est tellement démesuré, ça m'est physiquement désagréable. J'ai peur des géants. Quand sommes-nous donc allés pour la dernière fois au cinéma ? »

Hubert réfléchit. Il est la mémoire de notre couple.

« Il y a sept mois, dit-il. On avait vu quelque chose d'amusant. »

Je me souvenais maintenant.

« Ce n'était pas amusant du tout de voir ces

têtes monstrueuses sur l'écran. On se serait cru chez les ogres quand elles ouvraient leurs grandes bouches garnies de toutes ces dents... et ces rides comme des ravins... et ces femmes qui portent de faux cils, c'en est obscène. Même les couples d'amoureux ressemblent à des couples d'ogres. J'ai vraiment eu peur. »

Hubert fit l'effort de tourner la tête pour me regarder. Ses yeux gris m'étaient apparus jadis arrogants. On aurait dit aujourd'hui de l'eau sous la glace et je pouvais voir quelque chose papilloter dessous, comme de minuscules poissons au fond d'un lac gelé.

« C'est curieux, dit Hubert. Je ne me rappelle pas. Quand tu as peur, tu respires toujours beaucoup plus vite. Je m'en aperçois tout de suite.

— Tu étais tellement absorbé par ce film qui te faisait rire, je m'en souviens bien, tu ne pouvais pas t'en rendre compte.

— Mais avant, tu n'avais jamais peur au cinéma.

— Cela doit venir de la télévision, dis-je rapidement. Une fois qu'on s'est habitué aux nains, on ne supporte vraisemblablement plus les géants.

— Alors, mon Dieu, n'allons pas au cinéma ! conclut Hubert.

— Nous n'avons personne non plus à qui rendre visite ? »

Hubert ne répondit pas, pourquoi l'eût-il fait d'ailleurs, je ne demandais pas cela sérieusement. Nous ne rendons jamais de visite si nous pouvons l'éviter d'une façon ou d'une autre. Nous ne connaissons pas grand monde, nos connaissances respectives ne sont pas les mêmes, nous n'avons pas non plus de parents et, si nous en avions, nous n'irions sans doute que bien rarement les voir.

Je sentais que j'approchais d'un tourbillon qui allait me saisir d'un instant à l'autre. Mais je ne voulais pas encore me laisser prendre. Il fallait que

le jeu durât un certain temps ; ce temps n'était pas écoulé.

« On pourrait aller regarder les vitrines des magasins. » Hubert se mit à rire. Je n'aimais pas son rire qui ressemblait un peu à un gloussement sournois. Il y a dans le rire d'Hubert un trait de mauvaise malice qui ne transparaît que rarement, mais qui m'avait plu jadis, car cela faisait partie des petites surprises qui pimentent l'existence. Aujourd'hui ce rire signifie seulement : « Je te comprends, mon amour. » Or je n'aime pas beaucoup que l'on me comprenne aussi bien. « Bon, dis-je avec soumission, je pense que nous pourrions aller à l'Arsenal. »

Satisfait, Hubert se recoucha alors dans ses oreillers et rouvrit son livre.

Lorsque nous ne savons que faire, le dimanche après-midi, nous prenons le chemin de l'Arsenal. Nous invoquons là une solution de fortune alors qu'en réalité nous n'avons nullement l'intention d'aller ailleurs. Je comprends qu'Hubert s'y rende aussi volontiers. Pourquoi je l'y accompagne, je n'en sais trop rien, mais les choses sont ainsi. Je préfère l'Arsenal à toute exposition et à tout autre musée. Je m'y sens tellement chez moi que j'en éprouve quelque inquiétude.

Je jetai un dernier regard sur l'arbre. Le soleil s'était retiré, chagrin, et la lumière rose s'était éteinte. Je me levai et quittai la pièce.

Après le déjeuner, nous allâmes nous promener pendant une heure. Le temps était maussade, froid et surtout calme, ce que je trouvai bien agréable car le vent qui souffle constamment dans cette ville me fait souffrir. Nous bavardâmes tranquillement et aimablement de choses sans importance. Nous sommes effectivement des êtres tranquilles et aimables, la plupart du temps. En fait, nous le sommes toujours. Je ne savais pas encore que le lendemain matin ma vie changerait d'étrange

façon. Hubert ne le savait pas non plus. Je suppose qu'il ne le saura jamais, en tout cas je l'espère.

Puis nous allâmes en voiture jusqu'à l'Arsenal. Il est agréable de conduire le dimanche, même en février, bien que ce ne soit pas aussi plaisant qu'en été lorsque la ville s'étend, déserte, et que s'élève une odeur d'asphalte brûlant.

Dès qu'il fut entré dans le hall, Hubert s'acheta une brochure sur la bataille d'Ebelsberg, qui eut lieu en 1809, et une carte avec le portrait du prince Eugène peint par Johann Kupezky. La carte disparaîtra dans son bureau, il ne l'écrira jamais ; à qui Hubert pourrait-il bien écrire une carte ? Sans attendre, il se dirigea d'un pas décidé vers les stéréoscopes qui présentent des scènes de la Première Guerre mondiale. Il croit, en effet, avoir découvert son père sur l'une de ces vieilles photographies. Je ne peux émettre d'avis, je n'y vois qu'un jeune homme maigre dans son uniforme de sous-lieutenant, portant des bandes molletières, le képi légèrement relevé sur le front, fatigué et pensif, les yeux fixés sur une mitrailleuse. La photographie a été prise quelque part dans les montagnes du Tyrol du Sud, elle est déjà un peu jaunie. Je n'ai vu le père d'Hubert que trois fois et à l'époque il avait plus de soixante ans. Ce pourrait être lui, naturellement, mais une quantité de jeunes gens devaient être taillés sur le même modèle.

Quand nous arrivons devant les stéréoscopes, Hubert m'oublie sur-le-champ. Je continue lentement de cheminer à travers les salles bien connues et je regarde les figurines dans leurs vieux uniformes. Elles ont l'air tellement vivantes, dans leurs vitrines, que l'on s'en effraie. Bien sûr, si on les regarde de près, elles ne semblent ni vivantes ni mortes, ce ne sont que des mannequins avec ce qu'ils peuvent avoir d'attirant et d'inquiétant. Je m'y arrête toujours un très long moment. Elles me fascinent. L'Arsenal tout entier est un lieu atti-

rant et inquiétant, c'est peut-être ce qui me fait tant aimer cet endroit. Je visite la salle Radetzky, la salle de l'archiduc Charles, la salle du prince Eugène et je m'étonne secrètement de l'ordre et de la propreté remarquables qui y règnent. Aucun musée dans cette ville n'est aussi soigné, aussi amoureusement entretenu que l'Arsenal. On est surpris mais, au fond, c'est parfaitement naturel et évident. Ma balade se termine, la plupart du temps, devant la tente de Kara Mustafa, la grande tente turque. Parvenue là, je me repose.

Je savais que dehors les voitures roulaient sur l'avenue du Gürtel, que les feux de circulation clignotaient, et je constatai avec un certain malaise que je me sentais davantage chez moi dans ce paisible royaume des morts que dehors, dans la ville des vivants. Je ne suis pas non plus tout à fait sûre que la ville vive réellement, peut-être est-elle un lieu d'ébats pour des figurines qui ont le droit de s'agiter encore un peu avant qu'on ne les enferme dans des vitrines, tels les vieux arquebusiers exposés dans le musée.

J'aime bien être entourée de choses qui ne peuvent pas se rendre compte de ma présence, qui ne m'approchent pas, maquettes d'anciens navires aux voiles gonflées sans le souffle d'aucun vent, nombreux drapeaux et étendards jadis chargés de signification et qui, aujourd'hui, n'avaient que l'importance qu'on accorde à une vieille soie dépenaillée que l'on ne doit pas toucher. Il y avait ici une odeur mêlée d'antiquité, de cuir, d'étoffes râpées et de cire à parquet.

Nous nous retrouvons d'habitude devant la grande tente turque puis nous redescendons les escaliers lentement et sans un mot. Je savais que notre place n'était pas ici mais dehors, dans le monde, avec les voitures et les feux rouges, dans ce monde qui est bien le nôtre et que nous n'avons pu choisir. Mais dans cette maison, le calme et

l'effacement crépusculaire du passé avaient la séduction inhérente à toute époque révolue, même si on trouve cette époque détestable ou horrible. Et si elle l'est, c'est bien parce qu'elle est si séduisante.

« Est-ce que tu l'as reconnu, aujourd'hui ? demandai-je.

— Je suis maintenant presque persuadé que c'est lui, répondit Hubert. C'est indéniablement son attitude. Mais je ne pourrai naturellement jamais en être tout à fait sûr.

— Non, tu ne le pourras jamais. »

Nous n'en parlâmes pas davantage. C'était la fin de cet après-midi à l'Arsenal, nous étions dans la rue. Il s'était mis à neiger, à petits flocons imperceptibles, l'air était froid et sentait le propre. Nous n'échangeâmes pas une parole sur le chemin du retour. Hubert devait faire très attention car les rues étaient glissantes et l'un des essuie-glace ne fonctionnait pas bien. J'apercevais à travers un brouillard ce qui se passait devant nous. Il faisait presque sombre et les phares des voitures m'aveuglaient.

Le gazon ras et jaune de notre jardin devant la maison était déjà couvert d'une fine couche de neige et ce spectacle me rappelait quelque chose mais je ne parvenais pas à savoir quoi. Je renonçai à y réfléchir plus avant.

La chaleur était agréable dans la maison. Dans l'atmosphère flottait cette légère odeur de fumée que l'on ne peut jamais complètement supprimer. On distinguait aussi la senteur des épluchures de mandarines posées sur la table, et ce mélange de parfums n'était pas déplaisant. Hubert alla dans sa chambre ; je savais qu'il allait maintenant finir la bataille de Saint-Gotthard-Mogersdorf. Les jours de la semaine, il n'a pratiquement pas la possibilité de lire, en tout cas pas pour son plaisir.

Je savais donc qu'il n'était pas à plaindre, je